

## Préludes aux bois bûchés

François Gagnon

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gagnon, F. (2017). Préludes aux bois bûchés. *Les écrits*, (149), 87–96.

FRANÇOIS GAGNON

*Préludes aux bois bûchés*

*Aux confins des voies d'exploitation forestière, veines rudes de terre incalculable qui sondent le territoire jusqu'à la moindre parcelle de bille blanche et s'évident sur le bord des grandes routes 117, 155, 169 et 138, un groupe rare d'individus remontent les portes boréales le soir tôt vers huit heures pour aller dormir. Ce sont de véritables fourmis humaines, portant plus de quatre fois leur poids en bois vif. Pour accomplir leur métier de planteur d'arbres, afin d'ensemencer le sol à tous les deux pas, ces quelques braves ouvrières affrontent froid, pluie, grêlons, frelons, débris ligneux, coups de chaleur, de foudre et de patte. Les feuilles éparses qui suivent représentent le travail d'une saison moyenne, de mai à septembre : s'époumoner dès l'aube, affûter les bottes, se charger des cassettes d'arbres, enraciner. Deux milles arbres par jour.*

*Gent arboricole issue de la Laurentie du bouclier précambrien, les planteurs-cueilleurs vivent pour l'ordinaire dans le touffu et l'ébouriffé. Les garnis d'ormes, les décharges de sable et les cabanes de plywood constituent leur milieu naturel. Il s'en trouve également le long de la rue Principale à La Tuque, Girardville et Forestville lors des transhumances de mai. Favorisés par la turfigenèse radicale, ils se nourrissent essentiellement de bleuets sauvages, de pain blanc brut fourni avec le prix du camp et de papier à rouler. Trois, cinq, huit ou neuf jours d'affilée, ils ne cessent de courir de sillon en sillon et sèment à la pelle. Ils*

*plantent et cueillent les fruits du futur. Non sans ironie, la perpétuité du métier de reboiseur est assurée par le déboisement anthropique, par l'exploitation désastreuse des forêts et le gaspillage gras des arracheurs-jeteurs.*

*Devant s'adapter à différents reliefs et densités des sols, leur technique progresse en boustrophédon, bœuf et charrue à la fois, de droite à gauche puis de gauche à droite. Ils traquent dans les tracés creusés, hachurés, tournés selon l'agilité des scarifiyeurs. Ils marchent à un rythme époustoufflé, abattent à chaque coup une lance en terrains minés, d'une main, et de l'autre enfouissent tantôt un jeune mélèze laricin, tantôt une épinette noire ou blanche, ou du pin gris sur les plateaux sablonneux. Toujours penchée entre guérilla et jardinage, perchée au ras des tranchées terreuses, la méthode du planteur opère à la racine nue.*

*En lisière de la forêt vierge et de la coupe à blanc, ce travail de semailles enjolie le cours des sillons. Ébauche des poèmes-écorces qui enrobent à la fois la pousse et le tranchant du sol. Épouse l'eau du ciel et toutes conditions climatiques, de faune et de flore régénérée. Aussi, entassées, retirées, amovibles, les roulottes forestières tiennent lieu de dortoirs provisoires ou de feux de camp perpétuels, d'ermitage ou de commune, selon le caractère et l'envie des ouvrières. Naturellement, la saison du planteur constitue fortune, corvée, épine, à la rigueur initiation technique au zen dans l'art de la pioche. Creuse des petits trous. Et fonde un éloge de la cabane.*

TERRES BATTUES I – MISTASSINI, ROUTE DE DOMTAR

Pour dénicher  
partance  
au nord il faut  
ronger dès l'aube  
de la guipure de gravelle  
soulever les armes  
et le large  
toujours  
de la route à faire

défile  
tricot sous couvert  
corridor perpétuel de poussière  
strate à la  
naissance de la brume  
en découpe  
il n'y a pas d'au-delà  
que des contreforts de rouille  
de tuf impropre  
du gros concassé cortège  
à suivre

ouvre  
chaque matin un coude  
une arête un cran épineux  
une montée un coude un cran soudain  
lumineux par les bouffées  
de soleil d'un juin pâle  
la poussière colle à la traction

des quatre déesses motrices  
à la dérobée des kilomètres  
ça décoiffe la terre battue  
bercée

souche  
à l'intérieur  
des pick-up bringuebalent  
les planteurs entassés  
sonnés endormis  
seul Dany saute de joie il chante  
un tube disco bras levés  
écouteurs fichés il plante dans sa tête  
il s'en va à la danse  
à la guerre comme aux labours.

### FRAPPABORD

Frappe  
aérienne  
frappe  
à bord  
frappe  
par quinte  
par ruse  
par volée  
de quinze  
kamikazes

bimoteurs  
qui percent  
se ruent  
au ras  
des nerfs  
acharnés  
qui vous  
décharnent  
à brefs  
coups de dard  
la peau sur les o  
-moplates  
frappe  
d'abord  
dans la chaleur  
accablante  
ce tabanidé  
trapu (20  
-30 millimètres)  
voisin du bœuf  
(*tabanus*  
*bovinus*)  
prolifère  
(innumérable)  
dans les fruitages  
de fin juin  
comme meute  
de menus calvaires  
tirailleur  
-frappeur  
de hijack  
égorge

tire à vue  
 d'yeux jaunes  
 lasers  
 exorbités  
 la mandibule  
 gorgée  
 frappe  
 la mouche à cerf  
 frappe  
 le taon à cheval  
 frappe  
 trois  
 bouchées  
 de touristes  
 qu'il savoure  
 à petit feu  
 le frappe-à-loisir  
 et qu'il se plait  
 à découper  
 en larges  
 morceaux de peau  
 suçant  
 les chairs du cou  
 dénudé  
 le long duquel  
 la morsure laisse  
 une goutte de sang  
 rouille  
 bien nommée  
 œstrogène<sup>1</sup> :

---

1. Du grec *oïstro*, « taon », d'où le dicton populaire : pour les Athéniens Socrate est un œstrogène.

aiguillon, piquêre, désir  
véhément, torture folle  
à l'usure cruelle  
cette bestiole  
harasse  
paille arrogante  
même abattue  
au sol  
se relève  
harponne  
et frappe  
à la tempe  
frappe  
à la naissance  
des omoplates  
claque  
et entre  
les omoplates  
cogne  
et encore :  
frappe-abord  
frappe-babord  
frappe-à-mort  
bref à tort  
les taons mordent  
mais les plus féroces  
(*chrysops niger*)  
se terrent au lac  
du Royaume  
Kenogami  
où à l'aube  
les frappes rêvent



du prochain nectar :  
cauchemar des planteurs  
lubie des chevreuils.

#### URUBU DE NERVAL

Ouvrière  
caduque  
bat la breloque  
des ramures  
horoscope  
chamaille  
d'une parcelle  
égratignures  
aux griffures  
lasse de régner  
sur les bois boréaux  
elle s'écorce  
le tronc  
fleur de tisane.

## BISE BORÉALE

Fée  
locale  
ruche  
de granit  
chère alouette  
latuquoise  
ô Félix!  
se  
love  
sur  
nue  
pierre.

### LETTRE DU PLANTEUR À SA PLANTE, APRÈS NEUF JOURS DE BOIS

Petite abeille,

Aujourd'hui tu m'as caressé comme une papillonne jaune et noire. Tu es venue les ailes toutes nues jaune et noire me caresser l'épaule, c'était comme la brise sur ma joue ou ta langue sur ma queue. Tes ailes nues papillonnant autour de ma tresse jaune, noire et jaune pour mieux t'attirer, ma petite abeille, me faisaient délirer à longueur de parcelles, elles dessinaient dans les champs bûchés tes fesses nues dans le drap des labours étroits. Tes cuisses gantées de bouleau grandes écartées frémisaient comme une brise d'aoûtement lorsque l'eau salée des marais abondait entre mes doigts terreux. C'est

alors que j'ai cru tomber tête la première dans la fleur de microsite, une tourbe chaude, très alléchante, que j'ai goûtée du bout de la langue. Parfum des sillons, volupté souterraine, j'y ai cueilli une fleur jaune, rose et jaune. Très rose. Petite abeille tu m'as piqué. Je garde encore le dard de cette rencontre. Petite fourmi tu m'as caressé l'orteil aussi, ça m'a fait jouir. Je t'adore, petite abeille, j'aime ton miel, ton nectar sur mes lèvres, j'en voudrais tous les matins sur mes toasts et le soir sur mes genoux. À bientôt, je t'embrasse sur les ailes.

